

Communisme : inventaires critiques

Deux livres viennent de paraître, à quelques semaines de distance. Le premier est une réflexion critique à plusieurs voix sur l'expérience révolutionnaire. Il est le fruit du compagnonnage intellectuel de Denis Berger, Michèle Riot-Sarcey, Roger Martelli et Pierre Zarka. Le second est un récit historique ramassé sur la trajectoire pluriséculaire de l'engagement communiste. Tous deux revisitent une histoire plurielle et complexe, de façon distanciée mais non détachée. Une bonne façon d'être dans l'histoire, sans en être prisonnier...

Communistes

Désireuse d'expliquer aux jeunes générations l'engagement communiste, la toute nouvelle maison d'édition La ville brûle (saluons le nom!) a commandé un ouvrage à Roger Martelli qui inaugure donc cette aventure éditoriale.

En moins de 150 pages et avec une maquette originale, l'historien du communisme réussit à rassembler et expliquer sans simplifier cette longue histoire mondiale, pleine de vicissitudes. La compréhension du déclin et de la crise du communisme forme le fil conducteur de l'ouvrage. Le dernier chapitre s'intitule « Fin du communisme ? » Il fait suite immédiatement au chapitre « L'impossible déstalinisation »

L'empathie de l'auteur avec les communistes est évidente mais la distance critique n'est pas absente. Quant à la complexité des courants, elle est simplement exposée. La finesse de ces descriptions n'est pas sans enjeux : avec elle se reconstituent les possibles du communisme, ceux qui ont triomphé, ceux qui

se sont refermés. On notera le « s » du titre Communistes. Le livre fait place aux débats contemporains d'une acuité renforcée avec la fin du soviétisme. On trouve ainsi une discussion et une récusation renouvelée du concept de totalitarisme pour rendre compte du nazisme et du communisme.

Clin d'œil de l'auteur aux lecteurs de Cerises : ils seront heureux de découvrir que le premier à se réclamer du « communisme unitaire » fut un certain Théodore Dezamy, journaliste, qui décrit en

1842 dans le *Code de la communauté* un phalanstère communiste inspiré par le matérialisme du XVIII^e siècle. Au-delà de l'anecdote, on notera que malgré la concision de l'ouvrage, on y apprend encore et toujours. Les portraits de communistes qui émaillent l'ouvrage, comme les tableaux de synthèses en annexe enrichissent le récit.

Cet anticatéchisme est un onguent pour les neurones. Faites-vous du bien.

● CATHERINE TRICOT

APOGÉE ET CRISE DUBOLCHEVISME (extrait du livre de Roger Martelli, pages 127-128)

«Au XX^e siècle, une sorte d'équilibre durable semble se proposer aux communistes. L'onde de choc de la Première Guerre mondiale nourrit d'abord l'espoir d'une généralisation de l'exemple russe, qui déboucherait sur une « révolution permanente » devenant de fait une « révolution mondiale ».

Au milieu des années 1920, le reflux de la vague révolutionnaire oblige à trouver une sorte de substitut : en attendant la reprise de l'offensive révolutionnaire, on peut utiliser la force de l'URSS, à la fois puissance étatique et modèle dont on peut vanter les traits. Mais dans tous les cas, offensive résolue ou accumulation ●●●

●●● des forces, l'essentiel est de bâtir une organisation politique disciplinée, qui apporte la conscience révolutionnaire au monde ouvrier et qui se prépare aux affrontements violents inéluctables. Le modèle bolchevique, dans sa forme « stalinisée », devient la référence majoritaire dans l'espace du communisme politique.

À trois reprises, la rigueur de ce modèle appuyé sur la discipline semble légitimée par la guerre, qu'elle soit « chaude » en 1914 et en 1939, ou « froide » après 1947. Mais s'appuyer sur la guerre ne suffit pas quand il s'agit de conquérir une influence idéologique et morale (une « hégémonie », comme disait le dirigeant et théoricien italien Antonio Gramsci), ou bien quand on doit gérer une société de plus en plus complexe. Dès les années 1950, le système stalinien se disloque et le dispositif construit par Lénine doit être revu de part en part.

Or les essais de réforme échouent, les uns après les autres. Ni le « khroucht-

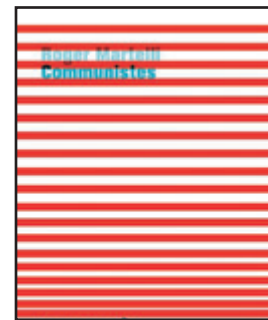
chevisme », ni le « socialisme à visage humain », ni « l'eurocommunisme » ne parviennent à s'imposer. L'ultime tentative menée par Gorbatchev ne peut conjurer le pourrissement du système.

Les traditions politiques, comme toutes les réalités sociales, sont condamnées à mourir, quand elles tournent le dos à leur histoire ou quand elles refusent de se transformer. Il en a été ainsi pour l'héritage du « léninisme ». Ceux qui s'en sont réclamés ont fini par oublier qu'il n'était qu'un moment d'une histoire communiste n'ayant pas commencé en 1917. Ils se sont eux-mêmes convaincus que la forme adoptée universellement entre 1917 et 1919 (le « mouvement communiste ») était le parachèvement et la quintessence de toute une histoire.

Une vision si absolue est dangereuse. L'espérance se transforme peu à peu en foi et ouvre la voie au dogme et aux clergés. Par excès de doctrine, le communisme partisan s'est écarté d'une transformation possible, que beaucoup de responsables

communistes ont fini par identifier au reniement ou à la trahison.

Les échecs dus à cet immobilisme ont conforté ceux qui récusent le communisme en bloc : si le stalinisme est la vérité du communisme et si le stalinisme est un mal, c'est donc bien que le communisme est intrinsèquement pervers... En cela, la décision majoritaire des communistes italiens de renoncer à la référence communiste, en 1991, a été perçue comme le symbole d'une page tournée.»



Roger Martelli,
Communistes,
éd. La ville brûle,
13 €.

Réflexions croisées sur le dépassement du néo-libéralisme

Riches de contenus, les 200 pages se lisent aisément. L'ambition du dialogue conduit par ces cinq auteurs depuis le désastreux échec du mouvement antilibéral devant l'échéance institutionnelle de 2007 ? Faire le bilan des traditions anticapitalistes pour renouveler la pensée et l'action critiques.

Roger Martelli livre ici une synthèse très aboutie de vingt ans de travaux sur le bolchevisme et les communismes. Pourquoi Staline l'a-t-il emporté sur Boukharine et sur Trotsky ? L'hypothèse (page 88) énoncée par l'historien est que la rupture fondamentale qu'opère le stalinisme dans la tradition bolchevique a pu s'appuyer sur « *des failles mentales enchâssées dans la conception de la classe, de la révolution et du parti* ». Cette hypothèse conduit Roger Martelli à revenir sur les différents moments de l'histoire du mouvement ouvrier européen, de ses avancées, de ses défaites et donc

sur l'histoire des représentations et des différentes conceptions du mouvement vers une société socialiste. Bifurcations de l'auto-organisation proudhonienne à la primauté de la lutte politique à compter de 1848, différenciation des orientations provoquées par la Commune de Paris et la social-démocratie allemande... : en quelques développements – qu'on voudrait plus développés – la filiation de la phase léninienne avec le kautskysme de gauche est retracée, les conditions de la défaite de 1924 éclairées par la contextualisation du dédain pour l'anarchisme, de la primauté reconnue à la centralisation et au parti et surtout de la théorisation de la conscience

du but socialiste extérieure au prolétariat. Restituer la part des hommes et des générations sert ici à récuser la résignation à ce qui a été et à ce qui est : le passé a été un croisement de déterminations et de choix, le présent et le futur seront le résultat des choix que nous ferons, de nos aptitudes collectives à remettre sur le métier la critique du capitalisme et à tracer les voies de son dépassement sur la base de conceptions du politique et du social foncièrement renouvelées.

En parallèle, Francis Sittel analyse l'héritage de l'opposition de gauche russe au tournant de 1924 et les conceptions ●●●